



La plante *alan* et le culte des ancêtres chez les Fang du Gabon

Giorgio Samorini

Independent researcher; e-mail: giorgio@samorini.it

KEYWORDS

gabon, ancestor cult,
byeri, bwiti, alan,
iboga, hallucinogens

ABSTRACT

The alan plant and the ancestor cult among the Fangs of Gabon - During the past centuries, the Fang, a Bantu-speaking ethnic group of the Western Equatorial Africa, used the hallucinogenic plant alan (*Alchornea floribunda*) in their Byeri initiatory ceremonies. Byeri was a cult of ancestors that involved the conservation and worship of the ancestors' skulls. Despite the assertions that this cult has disappeared, it continues to be practised by today's younger Fang members in a modified, simplified form, as a way of reviving traditional values. This article brings together the few ethnographical data on the Byeri – a cult kept secret – including the data collected by the author during his research in Gabon.

Aujourd'hui, les ethnies bantoues des Fang se répartissent entre le Gabon Septentrional, la Guinée Équatoriale et le Cameroun Occidental. Quand, au cours du XIX^{ème} siècle, les Européens entrèrent en contact avec ces populations, ils restèrent impressionnés par leur portement noble et fier, ainsi que par leur habileté à travailler les métaux et à chasser les éléphants.

De nos jours, les Fang sont surtout connus des occidentaux pour le Bouiti, un culte religieux syncrétique qui nécessite l'utilisation d'une puissante plante hallucinogène, *l'iboga*, donnant accès à un pouvoir visionnaire, prophétique et de communication avec la divinité (Nazme).¹

Au cours de mes études sur le terrain sur le Bouiti Fang au Gabon Septentrional, j'ai pu rencontrer assez fréquemment une autre plante psychoactive, *l'alan*,² employée à l'intérieur du culte Byeri, un

1 *L'iboga*, appelée aussi *eboka*, è l'arbuste *Tabernanthe iboga* Baill., de la famille des Apocynacées. Pour une approche au Bouiti voir Swiderski 1990-91, Mary 1999, Fernandez 1982; pour la riche mythologie bouitiste voir Samorini 2015.

2 *Alchornea floribunda* Müll.Arg., famille des Euphorbiacées

culte des ancêtres qui prévoit la conservation et l'adoration des crânes des aïeux.

Le Byeri est intimement lié au Bouiti et à sa genèse. Au début du XIX^{ème} siècle, les Fang entreprirent une longue migration en direction du Gabon Septentrional à partir d'une zone géographique que l'on ne peut encore identifier avec certitude. Ils arrivèrent en terre gabonaise en emmenant avec eux les crânes de leurs ancêtres. Sur ce nouveau territoire, ils entrèrent en contact avec le Christianisme missionnaire et avec le Bouiti traditionnel de la population des Mitsogho, lesquels avaient récemment élaboré ce culte grâce à la connaissance de l'*iboga* reçue des Pygmées. Sur la base d'une surprenante et complexe œuvre de syncrétisme, les Fang élaborèrent un nouveau culte, le Bouiti syncrétique ou Bouiti Fang, dans lequel se mélangent des éléments de l'ancien culte des ancêtres Byeri, du Bouiti traditionnel et du Christianisme (Samorini 1995).

Le Byeri était un culte initiatique destiné aux hommes, où les rites se déroulaient dans une extrême discrétion. Il fut contrarié durant la période coloniale française, tout comme divers autres cultes suspectés d'entretenir un esprit subversif, anti-colonialiste, mais il réussit à subsister dans la clandestinité et, contredisant la rumeur qui annonçait sa disparition dans la deuxième moitié du XX^{ème} siècle, il s'est ensuite transmis de génération en génération subissant des modifications et des évolutions jusqu'à devenir une institution initiatique moderne fang. Cette institution continue d'utiliser l'agent visionnaire de l'*alan*, dont on garde encore le secret auprès de non-initiés. À partir des années 1980-1990, le Byeri se réaffirmé en tant que défenseur des valeurs traditionnelles, surtout chez les Fang du Moyen-Ogooué et de l'Estuaire (Nguema-Obam 1983:43).

Au début du XX^{ème} siècle, seul un européen, l'allemand Günther Tessmann, fut en mesure d'observer en personne le rite initiatique Byeri. Les autres, peu nombreux, qui ont écrit sur ce culte – moi compris (Samorini 2002/03) – se basent sur des descriptions d'initiés au Byeri, des personnes craintives et souvent réticentes à parler, et c'est pour cela que les informations dont nous disposons sont fragmentaires voire dans certains cas contradictoires.

Le culte des ancêtres

Le culte des crânes était répandu chez les Fang bien avant l'onde migratoire qui les porta dans les régions du Gabon, mais nous avons bien peu de connaissances au sujet de cette première forme de culte. Si ce n'est de rares témoignages datant de la fin du XIX^{ème} siècle, nous disposons plus de quelques autres remontant au début du XX^{ème} siècle (Samorini 2002/03).

Les crânes, privés de leur mandibule, ou bien des fragments de crânes, étaient préservés dans un récipient d'écorce de forme cylindrique appelé *nsoke-malan* ou *nsekh Byéri*. Les os étaient entreposés au fond de reliquaires au milieu d'autres éléments magiques, peints avec de la poudre rouge de paddock (*ba*); le reliquaire était ainsi tapissé de feuilles sèches de bananiers (Tessmann 1913, II:116-7). Au cours des rites, les os et les autres objets du reliquaire étaient aspergés du sang d'animaux sacrifiés, qu'il s'agisse de poulets ou de chèvres. Les os pouvaient être décorés d'incrustations de perles de verre, de *pacotille*, d'anneaux de cuivre, etc. Originellement, le reliquaire reposait dans une petite maison construite à cet effet, appelée *nda éki* – soit «la maison sacrée» –, située tout près de la maison du chef de famille (Perrois 1979:298).

Au-dessus des boîtes du Byeri, une ou deux sculptures de bois de forme anthropomorphe étaient

placées pour, semble-t-il, faire peur aux curieux et donc éviter que des regards indiscrets n'aillent s'enquérir du contenu des boîtes, le véritable objet du culte (Tessmann 1913, II:117). Les statues du Byeri possèdent une valeur artistique significative, elles constituent un objet d'étude et sont recherchées et conservées dans les musées ethnographiques du monde entier (Perrois 1992).

Selon Tessmann, le culte ancien des ancêtres utilisait exclusivement les crânes de proches parents, en premier lieu celui du père, puis celui de la mère, puis celui de l'oncle paternel, etc. Quelques semaines ou mois après la mise en terre, les crânes étaient exhumés et nettoyés. Le nombre de crânes contenus dans le *nsek byeri* était la preuve de l'antiquité de la lignée et donnait des privilèges à la tribu lui conférant autorité et richesse. Les bouleversements sociaux qui ont affecté les Fang vers la fin du XIX^{ème} siècle et le début du XX^{ème}, ont dispersé et décentralisé le «potentiel en os» du Byeri. Au début du XX^{ème} siècle, seuls quelques chefs très puissants conservaient encore de 15 à 20 crânes. Tous les autres n'en possédaient que 4 ou 5 ou alors seulement des fragments (Perrois 1979:298).

Il est probable qu'initialement, le Byeri fut la propriété de la tribu (*ayong*), puis du clan (*mvok*), ensuite du village et enfin du *nda-é-bor*, la grande famille patriarcale. À l'origine, le Byeri était sous la garde d'un seul individu, le *mbagle byer*, les femmes et les classes aisées n'avaient pas le droit d'intervenir dans son utilisation (Nguema-Obam 1983:40). Seul le chef de famille (*ésa*) en était chargé. Les autres adultes devaient se contenter du rôle d'initiés. Avec la création d'un nouveau village sous l'initiative d'un cadet de la famille, le nouveau Byeri était construit à partir de certains fragments de la relique de l'*ésa* du clan. Le premier crâne à entrer de toutes pièces dans le nouveau reliquaire était celui du fondateur du village (Perrois 1979:298).

Dans certains cas, la présence d'os de corps féminins dans les reliquaires Byeri, parfois surmontés de statues aux semblances féminines dans un nombre statistiquement égal à leurs équivalents masculins, semblerait être en contradiction avec le caractère patriarcal notoirement connu de la société des Fang, dont la descendance était rigidement dictée par la lignée paternelle. Cependant, certains groupes de parenté Fang, dénommés *mvor*, reconnaissent l'existence d'un ancêtre féminin, soit une femme qui aurait été très féconde et qui aurait donné vie à une très longue descendance (Perrois 1966:27). Nguema-Obam (1983:49) a signalé la tradition d'un sous-groupe des Fang, les Afiri-Kara, pour lesquels le premier ancêtre fut une femme, Nanengo-Ba, «Ancêtre-Femme», présente à Ozambogha. Ce terme se réfère à un évènement mythique mais aussi historique relatant l'épisode difficile d'un passage dans une forêt que les Fang durent traverser au cours de leur migration vers le Gabon Septentrional. Le fait d'être venu à bout de ce passage très étroit, symbolisé par un trou dans le tronc énorme d'un arbre tombé en travers d'une route, représente aussi le moment où le groupe migratoire se défit, où les diverses familles claniques se dispersèrent dans les nouveaux territoires occupés. Ceci comporta le partage du potentiel en os du Byeri, et il est de l'avis de nombreux observateurs que ce fut à partir de ce moment-là que la forme la plus originale du culte Byeri tomba en désuétude, pour donner vie à des formes simplifiées et surtout adaptées aux nouvelles réalités socio-familiales. Le culte Byeri engendrait de nombreuses cérémonies propitiatoires, divinatoires et purificatrices.

On consultait le Byeri avant n'importe quelle action importante : à la chasse et à la pêche, avant d'entreprendre un voyage, pour le choix d'un terrain, pour la construction d'un nouveau village, en cas de maladie, de guerre. Le Byeri était une garantie de prospérité individuelle et sociale, il apportait la fécondité aux femmes, ainsi que des richesses, il assurait le succès des initiés au culte (Nguema-Obam 1983:41-2). Durant les cérémonies propitiatoires liées à la chasse, les crânes – qui dans ce cas-là pouvaient être des crânes d'animaux sauvages, par exemple, de panthères, d'antilopes ou de gorilles – étaient «nourris» au travers du sang d'un poulet ou d'une chèvre qu'on leur versait dessus.

La communauté fang demandait certaines choses au Byeri et ce dernier répondait dans le rêve de l'un des initiés, qui souvent était sous l'effet de la plante *alan* (Perrois 1979:298). Trézenem (1936:75) rapportai que «tous les Pahouin [Fang] qu'ils ont interrogés affirment que les prédictions faites aux personnes sous l'effet de l'*alan*, au travers du Byeri, se sont toujours réalisées.»

Selon ce qu'a pu nous dire Swiderski (1990-91, I:65-6), un jeune fang recevait dans un rêve la demande de l'un de ses parents – depuis peu décédé ou même peu avant sa mort –, celle de «etourner au village» en prenant soin de son crâne ainsi fondant un culte Byeri. Tessmann (1913 II:117) a rapporté une croyance fang selon laquelle il existait une analogie magico-sympathique entre le rassemblement des crânes à l'intérieur du même *nsoke-malan* (reliquaire) et l'ensemble des feuilles d'*alan* regroupées de façon caractéristique au sommet des branches. À distance presque d'un siècle, au cours des mes enquêtes sur le terrain au Gabon, j'ai pu recevoir aussi cette même interprétation de la part de certains *kombo* (officiants bouitistes) fang, appartenant à la secte Disumba des environs de Ntoun, dans la région de l'Estuaire gabonais. Le même terme de «malan» voudrait dire «réunir», et il rentrerait en résonance phonétique avec le mot «melan», qui est la forme plurielle de la plante *alan*.

Le « Byeri des Blancs »

Quand bien même le culte du Byeri fut entravé et marqué du sceau de la superstition de la part de l'administration coloniale, les Fang étaient convaincus, et continuent encore de croire, que les Blancs adressent un culte à leurs ancêtres. Au cours de mes recherches, divers initiés au Melan (comme est maintenant nommé le culte du Byeri), me firent remarquer certains aspects du culte chrétien, selon eux témoignant de façon irréfutable du culte des crânes et des os des ancêtres parmi les Blancs.

Dans l'art religieux chrétien et dans les représentations du Christ Crucifié, au pied de la croix on note que l'image d'un crâne revient avec une certaine fréquence. Ce schéma iconographique s'inspire de la *Légende de la Vraie Croix*, dont on peut trouver une première version dans la *Legenda Aurea* de Jacopo da Varagine, écrite vers la fin du XIII^{ème} siècle et qui s'affirma avec grand succès tout au long du Moyen Âge et du Renaissance. Selon cette légende, qui s'est étoffée de détails au cours des années, l'arbre avec lequel on a construit la croix et sur laquelle on a crucifié Jésus était le même Arbre de la Vie du Paradis Terrestre qui avait poussé sur la tombe d'Adam, ou directement de son crâne (voir par ex. Prangma-Hajenius 1995). Les Fang n'ont pas négligé ce détail iconographique, notant entre autre le rôle de chef de file d'Adam auprès des «Blancs». Comme on le verra par ailleurs, pour ce qui concerne les aspects mythologiques du Byeri, on retrouve cette même légende exploitée à partir des crânes du couple chef de file de l'ethnie des Fang.

Dans l'Ancien Testament, on trouve certaines références où les Fang revoient le culte des os des ancêtres, un Ancien Testament que les Bouitistes fang – dont beaucoup sont aussi initiés au Byeri – démontraient de bien savoir connaître, en se reportant à divers passages au point de m'amener à une lecture plus attentive du texte. Ce qui fut le cas pour le passage de l'histoire de Joseph quand, sur le point de mourir sur le sol égyptien, celui-ci se fait certifier par les «fils d'Israël» que quand Dieu leur aurait rendu visite, ils auraient fui l'Égypte avec ses ossements (*Génèse* 50, 25). Quand le pharaon égyptien permit aux fils d'Israël de quitter l'Égypte, Moïse emmena avec lui les os de Joseph, ainsi maintenant la promesse faite par le passé au moment de sa mort (*Exode* 13, 19). Les ossements de Joseph furent mis en terre dans une petite parcelle de terrain devenue propriété de Jacob et que les fils de Joseph avaient reçu en héritage. Aux yeux d'un fang initié au Byeri, l'exhumation des os de Joseph, leur mise en place dans une partie de terrain spécifique, et la transmission en héritage de ce terrain à

ses fils, est une trace évidente du «Byeri des Blancs», comme l'ont appelé mes informateurs.

En outre, comme nous l'avons déjà dit, durant l'occupation française, le Byeri fut l'objet de persécutions et fut interdit par l'administration coloniale. En réalité, on interdit toutes les pratiques funéraires traditionnelles fang qui comprenaient : une autopsie rituelle du cadavre – tournée vers le constat éventuel d'un acte de sorcellerie qui aurait conduit à la mort de l'individu –, une ordalie visant à masquer le vrai responsable, et l'exposition du cadavre pendant divers jours voire semaines, ce qui donnait lieu à une longue série de visites et de condoléances à l'ampleur proportionnelle au degré d'importante sociale acquise par le défunt au cours de sa vie. Dans le cas d'individus très importants, comme les chefs de clan destinés à devenir de futurs ancêtres, on procédait à la récolte de leurs ossements, en particulier à celle des crânes. Comme l'a bien souligné Bernot (2005), en plus de l'interdiction frappant le culte des reliques, l'administration coloniale imposa l'autopsie des cadavres et leur exhumation au cours d'enquêtes policières, ainsi que le prélèvement d'organes lesquels étaient envoyés dans des laboratoires éloignés afin d'être analysés. Si l'on ajoute la pratique coloniale d'exposer les corps dans une chambre mortuaire, l'impression qu'eurent les Fang fut celle d'une « compétition coloniale sur le terrain de la mort, des cadavres et du sacré. »

Mais il existe une autre raison qui associa les Blancs au Byeri. La migration des Fang loin de leurs territoires en direction du Gabon s'est développée en deux phases chronologiques. Durant la première phase, au début du XIX^{ème} siècle, ils quittèrent leur lieu d'origine pour arriver dans les régions du Gabon nord-occidental. Après quelques dizaines d'années, les Fang furent l'objet d'une nouvelle et plus rapide vague migratoire en direction de l'Estuaire gabonais. Les motifs de la seconde phase migratoire sont encore sujets à discussion, l'hypothèse la plus souvent retenue étant celle qui fait se rapprocher de façon intentionnelle les Fang des Blancs, lesquels, dans les années 1840, s'installaient dans la région de l'Estuaire. Un des motifs de cette attraction envers les Blancs, pourrait être la croyance selon laquelle ces derniers étaient des «fantômes» – vue leur couleur de peau – en particulier des ancêtres Fang revenus sur terre en se réincarnant dans la peau d'Européens. Un officier français écrivait en 1872 que dans la société fang, on croyait que les morts avaient, dans l'au-delà, la peau blanche et qu'ils rentraient en contact direct avec Nzame (le dieu créateur des Fang), lequel leur fournissait des richesses variées. Quand les Fang surent de l'existence d'hommes à la peau blanche détenteurs de grande richesses, vêtements, objets de métal, etc., qu'il était possible de rencontrer dans la région lointaine de l'Estuaire, ils considérèrent ce lieu comme «un lieu merveilleux, une sorte de terre promise, un véritable Eden» et ils s'y dirigèrent hâtivement (Chamberlin 1978:452-3).

Aspects mythologiques

Les initiés au Byeri se transmettent de génération en génération les divers récits relatifs aux origines de leur culte, aussi bien mythologiques qu'ethno-historiques, ainsi que certains récits dans un but souvent pédagogique.

Chez les Fang, les premiers ancêtres correspondent au couple du Père Ngoo et de Mère Ngoo, et la tradition Byeri voit ses origines à partir des os de ces deux géniteurs. Avant de mourir, ceux-ci dirent à leurs fils : «Quand nous mourrons, vous prendrez nos crânes et c'est à eux que vous demanderez tout ce que vous désirez» (Swiderski 1990-91, I:64). Perrois (1966:31) détient, lui, une autre version qui rend le Melan originaire d'un ancêtre fang répondant au nom de Manego'o (appelé aussi Ngoghe, rappelant le nom du couple originaire, Ngoo), lequel, constatant qu'au moment de sa mort il n'aurait pu rien laisser à ses fils, recommanda de prendre son crâne, après son décès, pour en faire une relique,

source de revenus pour eux.

Parmi les récits de caractère pédagogique, Mayer (2006:1929-31) en a obtenu un de la bouche de Jean Ndong-Mintsa, un fang originaire de Kango de la région de l'Estuaire gabonais, là où le Byeri a pour objectif spécifique de rappeler aux hommes l'importance de suivre son propre destin – n'importe lequel – une fois que celui-ci lui est révélé.

Certains autres récits ont été recueillis en 1984 par Fidèle Okoué Ngou de la bouche d'un initié centenaire, toujours de la région de l'Estuaire, et ils ont comme thème commun la générale désolation touchant le territoire et les hommes à cause d'histoires de vol ou de négligence en rapport avec leurs cultes Byeri. Le plus long de ces récits, «Nitsim à la quête du Byeri paternel», a un caractère initiatique où le héros protagoniste, Nitsim, doit entreprendre un long voyage afin de récupérer le Byeri du dieu de la terre (Nzame Si) depuis peu décédé, et que le dieu du ciel (Nzame Yo) a pris de force pour l'emmenner dans son règne. Avec l'aide de divers animaux, Nitsim passe avec succès une série d'épreuves, certaines d'entre elles pouvant se référer à des moments spécifiques du rite initiatique, comme dans les cas où Nitsim doit rentrer à l'intérieur d'une forêt d'accès difficile, monter sur un arbre et ramper au travers d'un long tunnel. Lors d'une autre épreuve, il doit reconnaître le byeri de Zame Si parmi seize byeri qu'on lui expose. Vu que chacun des initiés au culte vénère seulement le crâne de ses ancêtres, il est important qu'il apprenne à les reconnaître dans un ensemble de crânes – autrefois nombreux – présents dans les reliquaires. Dans une autre épreuve encore, Nitsim doit montrer savoir jouer d'instruments musicaux, une habileté que même l'initié au culte doit acquérir (Mba-Zué 2008:60-2).

Le rite initiatique

En dehors des rites propitiatoires et de divinisation exécutés autour des reliquaires, le culte Byeri comprend un rite initiatique auquel les jeunes fang devaient se soumettre, une façon pour eux de passer à la vie adulte. Nous avons peu de connaissances sur ce rite, appelé *adzi malan* («manger *malan*») ou *aki malan* («tomber sous l'influence du *malan*»), et le peu que nous savons se réfère au rite et à la façon dont il s'est développé durant la période coloniale, alors que nous en savons encore moins sur sa phase moderne. Selon mes connaissances, seul l'anthropologue allemand Günther Tessmann, au début du XX^{ème} siècle, aurait été autorisé à observer personnellement un rite initiatique chez les Fang du sud du Cameroun.

Les initiés au Byeri étaient appelés *mvôm i byéri* ou *mvom mélan* («initié au mélan»), et l'ensemble du groupe des initiés était appelé *nugn mélan*. L'initiation durait deux ou trois jours et, bien avant que ne leur soit donné le droit de gagner le lieu prédisposé au rite, on donnait aux novices l'écorce de l'*alan*. Sous l'effet de cette plante visionnaire, ils devaient regarder le soleil le plus longtemps possible. Dans les phases successives du rite, on extrayait les crânes de leurs boîtes et on les faisait danser devant les novices. Cela constituait le premier moment où les novices voyaient le crâne de leurs ancêtres (Tessmann 1913, II:120).

Plus récemment, Perrois a décrit l'initiation au Byeri en distinguant trois phases : 1) la purification des candidats et des assistants; 2) l'absorption de l'*alan*; 3) la danse des statues et des crânes du Byeri.

Le jour précédent l'initiation, on accompagnait les novices dans une forêt à la recherche de la

plante *alan*, ils préparaient alors la drogue en tirant l'écorce de ses racines et la coupaient en petits morceaux. Le jour suivant, l'initiation véritable avait lieu dans un coin isolé de la forêt. Les chefs du clan portaient les reliquaires du Byeri en mimant de s'écrouler sous le poids énorme des ancêtres. Il s'ensuivait un rite de purification (*awore nyo*) durant lequel on aspergeait un liquide sur la tête et la poitrine des novices. Ce liquide, appelé *étokh* et dont nous ne savons pas la composition, devait être ensuite ingurgitée par tous les participants au rite, dans le but de créer une protection contre les esprits malveillants, lesquels auraient pu entraver les visions du Byeri et porter à des réactions physiques dangereuses voire, dans certains cas, mortelles. La cérémonie se poursuivait avec un sacrifice de poulets dans le but de «nourrir» le Byeri, de le satisfaire et de le rendre prêt à se révéler aux néophytes. Puis arrivait le moment de l'absorption de l'écorce de l'*alan*, que les novices mâchaient longuement avant de déglutir assis sur un tronc de bananier, arbre symbole de vie pour les Fang. Les novices rentraient dans un profond état visionnaire qui devait durer de trois à quatre heures et qui leur conférait une rigidité cadavérique. Au réveil, chacun d'entre eux exposait le contenu de ses visions. Après «avoir vu le Byeri en rêve», on montrait aux novices les crânes de leurs ancêtres, que l'on faisait danser au rythme de la musique avec les statues du Byeri. Le principal instrument musical semble avoir été et est, encore aujourd'hui, le *mendzang*, une sorte de xylophone construit à partir d'un tronc de bananier et doté de caisses de résonance faite de courges (Perrois 1966:31).

Fernandez ajoute certains autres détails du rite initiatique dont l'instillation, dans les yeux du novice, d'un collyre suscitant des démangeaisons dans le but d'enlever «la dernière lumière» de ses yeux. Le collyre, introduit dans l'oeil par le biais d'une plume et constitué du latex de la plante *ayang*,³ provoquait une sensation douloureuse et, agissant sur le nerf optique, produisait des visions bizarres et une sensation de dissociation. Quand l'initié s'écroulait sous l'effet de l'*alan* et du collyre, on le transportait dans un lieu prédisposé à l'initiation au rythme du chant «*A ba soo!*», «Les pères arrivent!», et il pouvait alors s'étendre sur une étole. Si le novice avait absorbé trop d'*alan*, son corps subissait alors des coups de fouet jusqu'à ce qu'il reprenne connaissance. Dans certains cas, il en arrivait à mourir et à errer telle une ombre malveillante dans la forêt, *persona non grata* parmi les ancêtres (Fernandez 1982:261-2).

Au sein de diverses populations de l'Afrique équatoriale, au cours de rites magique-thérapeutiques et religieux, l'on a recours avec une certaine fréquence à une curieuse façon d'administrer des médicaments et des substances magiques : chez le patient ou le néophyte, on les applique sur les yeux un collyre. Un des cas sur lequel nous avons le plus d'informations concerne l'*ébama* ou *ibama*, utilisé durant les rites d'initiation au Bouiti. L'*ibama* est versé, goutte à goutte, dans les yeux du novice, qui est ensuite obligé de regarder le soleil. Pour les Bouitistes, ce collyre a pour effet, autre que celui de provoquer une sensation de brûlure, celui de «faire découvrir aux nouveaux initiés les secrets de l'autre monde caché aux communs des mortels» (Raponda-Walker & Sillans 1962:204). L'application du collyre semblerait produire une vision particulière, comme dans le cas du culte thérapeutique de l'Ombwiri:

En fixant le soleil, les malades voient des cercles, des bulles de couleur bleue. Fréquemment ils voient une porte circulaire et un espace infini, ils entendent des hommes vêtus de blanc aux cheveux de raphia qui tiennent des lances dans leurs mains. Cette vision est l'une des étapes importantes de leur chemin vers la guérison obtenue au travers de l'expérience spirituelle qu'est la rencontre avec les esprits. (Swiderski 1972:196; pour une revue et discussion de ces collyres, voir Samorini 1996).

3 *Elaeophorbium drupifera* Stapf., famille des Euphorbiacées.

La présence de l'utilisation de l'*ibama* dans le Bouiti est très probablement l'une des composantes liturgiques dérivée du Byeri. Comme j'ai pu le vérifier personnellement au cours de mes recherches sur le terrain, dans les sectes bouitistes, pour la plupart dérivant d'un syncrétisme avec le Christianisme, citons le Ndeya Kanga, l'application du collyre n'est plus pratiquée.

Fernandez & Fernandez (1975:744) ont critiqué la description de l'initiation au Byeri donnée par Perrois (1996), en affirmant, avec une excessive assurance, que la phase de la purification advenait après l'absorption de l'*alan* et non avant. En me basant sur le fait que les Fernandez, Perrois et moi-même, nous décrivons un rite auquel nous n'avons pas eu le droit de participer et sur lequel nous tenons des informations seulement de nos informateurs, aussi sur une connaissance qui donne priorité, dans le monde traditionnel, aux actes purificateurs par rapport à ceux qui suivent l'absorption d'une plante visionnaire, je me permets d'affirmer mon désaccord sur le fait que la purification advienne après la prise de l'*alan*, retenant ainsi plus fiables les informations fournies par Perrois que celle fournies par les Fernandez.

Au jour d'aujourd'hui, l'initiation au Byeri semblerait s'être simplifiée, elle pourrait se dérouler dans la pièce d'un appartement en présence de 4 ou 5 personnes âgées. L'absorption de l'*alan* continue d'être un élément fondamental du rite et précède toujours l'exposition des crânes des ancêtres. Chacun des initiés a le droit de voir uniquement le crâne de ses aïeux (Raponda-Walker & Sillans 1962:148-9).

Actualité du culte et rapport avec le Bouiti

Comme nous l'avons déjà dit, le Byeri n'a pas disparu, il s'est plutôt transformé en un culte plus réservé et individuel. Selon Nguema-Obam, dans la région de l'Estuaire gabonais, la plupart des familles fang qui se respectent ont leur Byeri (Mayer & Ekangang 2006:1928).

Au cours de mes enquêtes, de mes conversations avec les hommes fang – on ne doit jamais parler de ces arguments en présence de femmes ou d'enfants – j'ai pu noter un haut pourcentage de jeunes initiés à la forme moderne du rite initiatique du Malan (nom principalement adopté aujourd'hui à la place du Byeri). Un des traits caractéristiques des initiés est la fierté avec laquelle ils se vantent d'appartenir au Malan. Pour eux, appartenir au Malan signifie appartenir à l'essence la plus profonde de l'homme et de l'esprit fang. Aujourd'hui, on peut rencontrer des hommes fang initiés aussi bien au Bouiti qu'au Malan, ou bien initiés soit à l'un soit à l'autre.

À l'époque de la formation, chez les Fang, des premières formes du culte de l'*iboga* reçu des Mitsogho, l'influence du Byeri sur le Bouiti fut considérable. On peut même affirmer que le Bouiti syncrétique ou Bouiti Fang est le produit d'une complexe élaboration qui mêle des éléments de théologie, de mythologie et du rituel associés aux trois différents cultes : à savoir le Byeri, le Bouiti traditionnel des Mitsogho et le Christianisme.

Selon les bouitistes fang, leur culte est caractérisé par la présence des trois sacrements : l'*alan*, l'*iboga* et l'hostie catholique. Dans chaque temple bouitiste fang (*mbandja*), ces sacrements sont représentés par trois cercles appelés *ekar*, construits avec des lianes ou du métal et qui pendent de la colonne soutenant le plafond du temple. Je n'ai jamais vu de temple bouitiste qui en fut privé et ceci indépendamment de la secte d'appartenance. Selon les affirmations de certains de mes informateurs, l'*ekar* de l'*alan* est le premier *ekar* que l'on rencontre une fois entré dans le temple et c'est ce qui

entoure l'*akun*, la colonne en bois principale du temple, chargée de valeurs spécifiques symboliques. L'*akun* revêt le rôle symbolique de *axis mundi*, point de contact entre la terre et le ciel, au travers duquel montent et descendent les esprits des morts et des ancêtres afin de participer ensemble et avec les vivants aux cérémonies nocturnes (la couleur et les symboles représentés sur l'*akun* se distinguent en fonction des diverses sectes bouitistes). L'*ekar* de l'*alan* est l'unique des trois *ekar* à ne pas pouvoir s'enlever, et il trouve sa place autour de l'*akun* au moment de son élévation, donc au moment de la fondation du temple. Au cours des phases initiales du Bouiti Fang, on mettait en terre un crâne humain sous l'*akun*.

En ce qui concerne l'emploi de l'*alan* à l'intérieur du Bouiti Fang, il est difficile de pouvoir le quantifier, à cause de l'extrême discrétion dont font preuve les bouitistes à l'égard du Byeri. Ceci est aussi dû au fait qu'aujourd'hui, l'*alan* peut être source de conflit à l'intérieur des communautés bouitistes. Il existe des sectes qui refusent l'utilisation de l'*alan* pour la simple raison qu'elle incarne un symbole d'antiques pratiques tribales dont l'anthropophagie, considérée la «honte» des Fang. Ce refus de certains rites tribaux, autre que de faire partie d'un processus général de détribalisation auquel se sont heurtés les Fang, ne concerne pas seulement les modernes sectes bouitistes. Il se heurte aussi à une reprise antagoniste des valeurs tribales à l'intérieur des familles, des villages et des communautés religieuses. Il existent des communautés bouitistes auprès desquelles divers jeunes tiennent secrète aux autres membres de la communauté leur initiation au Malan. Nous savons, quoiqu'il en soit, qu'au cours des rites particuliers de certaines communautés bouitistes fang, l'*alan* est mélangée à l'*iboga* (Pope 1969), alors que dans d'autres communautés le rite moderne du Malan aurait été intégré dans la liturgie et mis en pratique dans des temples spécifiques et des espaces rituels bouitistes, une donnée tenue de mes informateurs. Aussi chez les Eshira du Gabon central, qui conservent une forme de Byeri reçue des Fang, *iboga* et *alan* sont administrés ensemble (id :180).

L'influence du Byeri dans la liturgie et dans les rituels bouitistes continue à très forte, même si le processus de l'élaboration syncrétique l'affaiblit de plus en plus. L'utilisation du collyre *ibama* dérive certainement du Byeri. Un autre élément dénotant une probable origine Byeri est la façon dont l'*iboga* est pris lors du rite initiatique (*tobe si*) du Bouiti Fang. L'habitude d'administrer au néophyte une quantité énorme d'*iboga* pour le plonger dans un état d'inconscience long et profond (Samorini 1997-98), semblerait être typique des Fang, lesquels se sont transmis cette pratique de génération en génération au travers de l'utilisation de l'*alan* dans le culte Byeri. Avec la connaissance diffuse de l'*iboga* et dans le contexte des premières élaborations syncrétiques, les Fang ont appliqué le modèle d'utilisation de l'*alan* sur celui de l'*iboga*. Les autres populations du Gabon qui utilisent l'*iboga* ou l'*alan* comme substances enivrantes, n'ont pas coutume d'utiliser d'aussi importantes quantités de drogues comme le font les Fang.

Les références à l'*alan* sont nombreuses dans les sermons, dans les formules de bénédiction, dans les chants bouitistes. Par exemple, il existe la formule suivante – une sorte de dialogue du tac au tac entre un officiant (*kombo*) et le chœur des participants – qui est récitée de nombreuses fois au cours des *ngoze* (les «messes» nocturnes bouitistes) de la secte Ndea Naridzanga auxquelles j'ai participé :

Officiant (*kombo*) : «*Eboga emboba.*»

Initiés dans le chœur : «*(m)andoma akido.*»

Ce qui signifie :

«L'*iboga* est amère.»

«L'*alan* est difficile à ingurgiter.»

La langue dans laquelle la formule est récitée n'est pas le fang mais le *popé* (ou *popé na popé*), une langue liturgique particulière adoptée par les sectes bouitistes, où se mélangent de nombreux termes de la langue mitsogho. Cette grande présence de la terminologie mitsogho est considérée l'un des éléments décisifs qui indique une origine mitsogho du Bouiti Fang. Le terme *andoma* désigne l'*alan* chez les Mitsogho.

Cette formule revient souvent à la fin des longues prédications auxquelles tous les participants sont mêlés, avec un rapide échange de dialogues récités entre un *kombo* et les autres personnes présentes. On la retrouve aussi dans une formule d'interruption du bruit de fond collectif pour laisser parler une personne qui sera écoutée par tous. Elle est une sorte de «Je demande la parole ou l'attention», formule qui revient très fréquemment dans les communautés bouitistes: celui qui a l'intention de parler se lève et dit à haute voix: «*Zamba wé!*» (« Silence au nome de Dieu »); tout le monde répond: «*tzenghe doi*» (« la terre se tait »); et le premier de dire encore : «*eboga embogha*» («l'*iboga* est amère»), suivi des autres qui en chœur répondent «*(m)andoma akido*» («l'*alan* est difficile à ingurgiter»). Après quoi, celui qui a demandé la parole parle, écouté de tous, et à la fin de son discours, la même formule récitée revient, cette fois en forme de conclusion de l'espace d'écoute qu'il avait demandé.

Dans la région de Ntoun, j'ai pu observer certains bouitistes se saluant au son des formules «l'*iboga* est amère» (*eboga embogha*), «l'*alan* est difficile à ingurgiter» (*mandoba a kido*), ainsi remplaçant les formules habituelles, «salut comment vas-tu?», «bien et toi?»

La plante *alan*

Le genre *Alchornea* appartient à la famille des Euphorbiaceae et compte une cinquantaine d'espèces réparties dans les zones tropicales du globe.

La plante du Byeri, *Alchornea floribunda* Müll.Arg., se répartit dans diverses régions de l'Afrique équatoriale. Il s'agit d'un arbuste qui peut arriver à atteindre 10 mètres de hauteur. Les feuilles ont un pétiole très court et sont principalement regroupées au nombre de 6 ou 8 au sommet des branches. Les fleurs mâles sont jaunes, les fleurs femelles rouges, d'habitude disposées sur des branches variés de la même plante. Les fruits sont faits de petites coquilles lisses.

Comme dans le cas de l'*iboga*, la parte enivrante de l'*alan* est l'écorce de la racine, qui est prise par voie orale. Raponda-Walker et Sillans (1962:149) font allusion à des fumigations qui – conjointement à l'administration par voie orale – se pratiquaient à l'aide d'un récipient spécial utilisé au cours de l'initiation au Byeri. Nous ne savons pas si ces inhalations pouvaient avoir des implications de nature psychopharmacologiques, mais nous savons que l'ethnie Nkundo de la République Démocratique du Congo pratiquait le mélange de la poudre de la racine de cette plante avec le tabac à fumer (Musuyu Muganza *et al.* 2012).

Malgré l'utilisation très répandue de l'*alan* en Afrique Équatoriale, dans les contextes religieux comme profanes, nos connaissances sur la relation entre les doses et les effets de la drogue sur l'esprit humain, ainsi que sur ses propriétés visionnaires, restent limitées.

Au Congo, cette plante, couramment appelée *niando*, est utilisée pour ses effets stimulants et aphrodisiaques. L'écorce de la racine est prise par voie orale, ingurgitée après mastication ou bue sous

forme de décoction. Dans d'autres cas, les fibres de la racine macèrent des longs jours dans du vin de palme ou de banane et sont bues par la suite, autrement, les pelures de la racine, séchées au soleil, sont mâchées avec du sel (De Wildeman 1920).

En plus du *A. floribunda*, soit le véritable *alan*, certains auteurs ont mentionné l'emploi du *A. hirtella* Benth à l'intérieur du culte Byeri. Il pourrait s'agir d'une des fréquentes identifications erronées dont est remplie la littérature ethno-anthropologique, mais l'on doit tenir compte que cette seconde espèce produit les mêmes alcaloïdes psychoactifs que la première avec, toutefois, des concentrations inférieures.

En ce qui concerne les principes actifs présents dans l'*A. floribunda*, pendant longtemps on a cru que c'était la yohimbine, alcaloïde indolique présente dans le *Pausinystalia (Corynanthe) johimbe* (K. Schum.) Pierre ex Beille, de la famille des Rubiacées, un aphrodisiaque connu de l'Afrique Équatoriale. Par la suite, on a pu observer que les vrais principes actifs de l'*A. floribunda* et de l'*A. hirtella* étaient les alcaloïdes alchorneine, isoalchorneine et alchorneinone, qui ont une structure pirimidinique et imidazolique (Khuong-Huu et al. 1972).

Si l'*A. floribunda* est d'ordinaire utilisée comme substance enivrante, elle l'est aussi pour ses multiples propriétés curatives, en particulier, dans les affections urinaires, respiratoires et intestinales. Elle est aussi connue pour ses propriétés anti-bactériques et anti-parasitaires. Nombreuses sont les autres espèces d'*Alchornea* qui sont employées dans la société traditionnelle pour ses propriétés curatives. Rappelons-nous qu'au Pérou, l'espèce de l'Amazonie *Alchornea castaneifolia* (Humb. & Bonpl. Ex Willd.) A.Juss. s'additionne à la boisson hallucinogène *ayahuasca* tel un régulateur des effets psychiques de la boisson (Bianchi & Samorini 1993), une donnée qui nous suggère de possibles propriétés psychoactives.

Bibliographie

- Bernot, F. (2005). "Économie de la mort et reproduction sociale au Gabon". En: O. Goerg & I. Mandé (éds.). *Mama Africa: Hommage à Catherine Coquery-Vidrovitch*. Paris, L'Harmattan, : 203-18.
- Bianchi, A. & G., Samorini (1993). "Plants in Association with Ayahuasca". *Yearbook for Ethnomedicine* 2:21-42.
- Chamberlin, Ch. (1978). "The migration of the Fang into central Gabon during the Nineteenth century: a new interpretation". *International Journal of African Historical Studies* 11(3):429-456.
- De Wildeman, É. (1920). "Le Niando succédané du chanvre au Congo belge". *Congo* 1:534-38.
- Fernandez, W.J. (1982). *Bwiti. An Ethnography of the Religious Imagination in Africa*. Princeton, Princeton University.
- Fernandez, W.J. & R.L. Fernandez (1975). "Fang Reliquary Art: its Quantities and Qualities" *Cahiers d'Études Africaines* 15:723-46.
- Khuong-Huu, F. et al. (1970). "L'alchorneine, isolé de deux Euphorbiacées africaines, l'*Alchornea floribunda* Muell. Arg. et l'*Alchornea hirtella* Benth.". *Comptes Rendus de l'Académie des Sciences* 270:2070-2.
- Mary, A. (1999). *Le défi du syncrétisme. Le travail symbolique de la religion d'eboga (Gabon)*. Paris, École des Hautes Études en Sciences Sociales.
- Mayer, R. & E. Ekangang (2006). "Dignes considérations sur les cultes d'ancêtres au Gabon. A propos du tournage d'un film sur le Byeri". *Cahiers Gabonais d'Anthropologie* 17:1927-37.
- Mba-Zué, N. (2008). *Mitsim à la quête du byere paternel. Une lecture sémiotique*. Paris, L'Harmattan.
- Musuyu Muzanga, D. et al. (2012). "In vitro antiprotozoal and cytotoxic activity of 33 ethnopharmacologically selected medicinal plants from democratic Republic of Congo". *Journal of Ethnopharmacology* 141:301-8.
- Nguema-Oban, P. (1983). *Aspects de la religion fang*. Paris, Karthala & ACCT.

- Perrois, L. (1966). *Le «Byéri» des Fan du Gabon. Essai d'analyse stylistique*. ORSTOM, Libreville.
- Perrois, L. (1979). "Rites et croyances funéraires des peuples du Bassin de l'Ogooué". En: J. Guiar (éd.). *Les hommes et la mort. Rituels funéraires à travers le monde*. Objets et Mondes, Le Sycomore, :293-304.
- Perrois, L. (1992). *Byeri Fang. Sculptures d'ancêtres en Afrique*. Marseille, Réunion des Musées Nationaux.
- Pope, H.G. (1969). "Tabernanthe iboga: an African narcotic plant of social importance". *Economic Botany* 23:174-84.
- Prangma-Hejenius, A. (1995). *La Légende du Bois de la Croix dans la littérature française médiévale*. Van Gorcum Éditions, Assen.
- Raponda-Walker, A. & R., Sillans (1961). *Les plantes utiles du Gabon*. Paris, Paul Lechevalier.
- Raponda-Walker, A. & R., Sillans (1962). *Rites et croyances des peuples du Gabon*. Paris, Présence Africaine.
- Raymond-Hamet (1952). "L'Alchornea floribunda Müller Arg. ou Niando". *Revue Internationale de Botanique Appliquée et d'Agriculture Tropicale* 32:427-42.
- Samorini, G. (1995). "The Bwiti religion and the psychoactive plant *Tabernanthe iboga* (Equatorial Africa)". *Integration* 5:105-14.
- Samorini, G. (1996). "Visionary eye-drops". *Eleusis*, 5:27-32.
- Samorini, G. (1997/98). "The initiation rite in the Bwiti religion (Ndea Naridzanga Sect, Gabon)". *Yearbook for Ethnomedicine* 6/7:39-55.
- Samorini, G. (2002/03). "The ancestor's cult Byeri and the psychoactive plant, *alan* (*Alchornea floribunda*) among the Fang of Western Equatorial Africa". *Eleusis* 6/7:29-55.
- Samorini, G. (2015). *Mitologia delle piante inebrianti*. Roma, Mediterranee.
- Siwe Noundou, X. et al. (2014). "Antibacterial activity of the roots, stems and leaves of *Alchornea floribunda*". *Journal of Ethnopharmacology* 151:1023-7.
- Swiderski, S. (1990-91). *La religion Bouiti*. 6 voll., Toronto, Legas.
- Swiderski, S. (1972). "L'Ombwiri, société d'initiation et de guérison au Gabon". En: AA.VV., *Religioni e civiltà*. 2 voll., Bari, Deadao, I:125-205.
- Tessmann, G. (1913). *Die Pangwe*. 2 voll., Berlin, Ernst Wasmuth.
- Trézenem, E. (1936). "Notes ethnographiques sur les tribus Fan du Moyen-Ogooué (Gabon)". *Journal de la Société des Africanistes* 6:65-93.